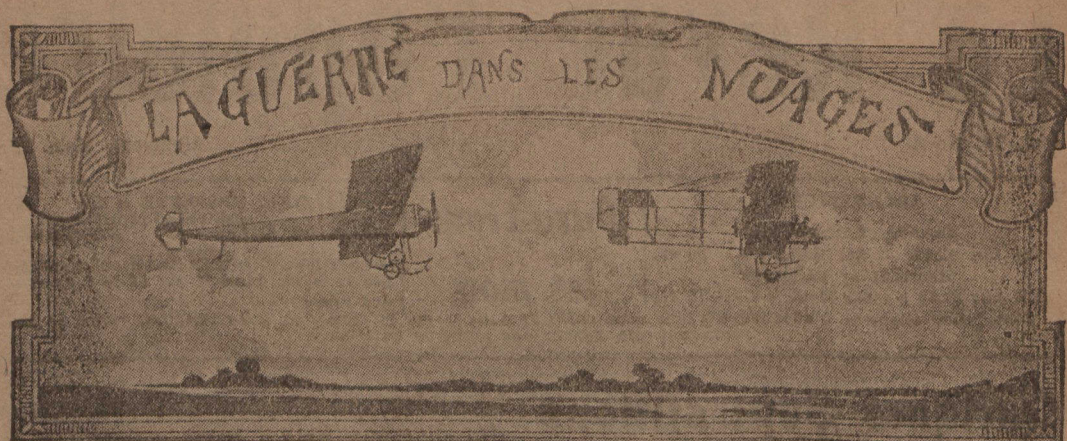




A MOINS DE TROIS CENTS PIEDS AU-DESSUS DES TRANCHÉES

— 0 —

Le 7 novembre, un adjudant était parti faire un réglage de tir sur les batteries du bois de La Folie. Un lieutenant observateur l'accompagnait. L'appareil était un Maurice Farman. Ils étaient en train d'opérer et transmettaient des renseignements d'une importance capitale, lorsqu'un monoplane Fokker survenait et cherchait à engager la lutte.

Le lieutenant s'empressait de tirer, puis l'aviateur piquait et l'Allemand n'insistait pas. Mais comme, quand on effectue des réglages, il est nécessaire d'avoir toutes ses idées lucides et de n'être préoccupé par aucun incident accessoire, l'officier réclamait aussitôt l'envoi de biplans de chasse de protection pour faire le guet.

Cette précaution prise, les deux aviateurs continuaient leur réglage, sans plus se soucier des attaques ennemies.

Dix minutes après, le Fokker revint à la rescousse, décidé cette fois à reprendre le combat. Notre pilote se met dans sa ligne et le lieutenant observateur, de-

bout sur son siège, tire avec un **flaque** admirable et un rare sang-froid contre l'assaillant qui, à moins d'une longueur derrière, mitraille avec abondance l'avion. Ayant fini, l'officier crie : "Piquez !"

Et, toujours debout, il se met à **hurler** en agitant désespérément les bras. Le pilote croit qu'il a été atteint, s'inquiète, demande la raison de cette manifestation.

— Dame, je lui fais nos adieux ! répond le passager.

Rassuré, l'aviateur pique à fond pendant deux cents verges, au risque de ne pouvoir se rétablir. Le Fokker n'ose le suivre dans une descente aussi périlleuse, et ne peut plus tirer, car il lui est impossible d'obtenir un angle assez prononcé. Il abandonne la poursuite, s'enfuit.

L'OISEAU BLESSE

Les deux Français ont remarqué sur plusieurs endroits de l'appareil des **traces** de balles, des toiles pendent déchiquetées,